

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Poutine provinciale ?

Jean-Pierre April

Number 134, Summer 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36585ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

April, J.-P. (2009). Poutine provinciale ? *Lettres québécoises*, (134), 54–54.

Poutine provinciale ?



JEAN-PIERRE APRIL

publié à Paris plutôt qu'au Québec, lequel écrivain obtiendra dès lors une réputation enviable.

Considérant que M. Obama aime la musique, des Canadiens¹ veulent lui envoyer 49 pièces musicales du Canada, dont 11 en français. Deux cultures fondatrices, mais une qui est beaucoup plus représentée que l'autre. Aucune chanson dans une langue amérindienne; rien qui ne provienne des allophones. Serait-ce là un juste reflet de notre prétendue diversité culturelle? Doit-on rechercher la reconnaissance d'un président étranger pour faire valoir sa propre culture?

Le nombre d'œuvres québécoises sélectionnées étant fort restrictif, il n'est pas surprenant qu'on ait négligé André Mathieu ou Oscar Peterson et que plusieurs chansons emblématiques soient ignorées. Pour ma part, je regrette l'absence de deux incontournables: « Le Rapide blanc », d'Oscar Thiffault — « Ah! Ouïngne in hin! » — et cette fameuse chanson de La Bolduc qui dit « j'ai un bouton su'l'bout d'la langue » (québécoise), qui empêchera donc M. Obama de turluter.

Le but de l'opération serait de faire connaître quelques-unes de nos chansons à un seul homme, si président soit-il. On ignore ainsi que plusieurs *bits* canadiens sont déjà répandus aux USA, par exemple ceux des Bryan Adams, Paul Anka, Leonard Cohen, Céline Dion, Shania Twain, Neil Young ou encore des Guess Who avec leur *so canadian* « American Woman ». Mais on peut penser que la majorité des Étasuniens croient que ces artistes sont *american*.

Dans une démarche similaire, l'écrivain Yann Martel a envoyé un peu de littérature à Stephen Harper dans le but d'éduquer ce premier ministre. De quelle littérature s'agit-il, en fait? Que représente ce choix individuel de M. Martel? À ce jour, sur les 47 sélections de cet écrivain, seulement cinq me semblent provenir d'auteurs canadiens; quatre d'entre elles sont d'expression anglaise et une seule est d'un Québécois francophone, Larry Tremblay, quoique sa pièce de théâtre sélectionnée, *The Dragonfly of Chicoutimi*, soit « exprimée par un esprit français — mais en utilisant des mots anglais », selon Yann Martel qui en mesure ainsi la portée: « La pièce de Larry Tremblay est à la fois bien trop personnelle [...] et bien trop universelle pour qu'on la réduise à un tract politique concernant la survie de la langue française au Québec². » Mais ce choix si particulier de M. Martel ne tiendrait-il pas d'une vision politique? Ou « bien trop personnelle »?

Par ailleurs, cette sélection a l'intérêt de nous faire connaître de grands auteurs, dont certains Canadiens anglophones auxquels on ne pense pas nécessairement. Je suppose que moi aussi, comme M. Harper et bon nombre de Québécois, j'ai intérêt à m'ouvrir encore davantage à la culture de *l'autre solitude*...

Enfin, serait-ce un aspect politique de cette sélection, le 47^e livre, l'un des rares essais du lot, a été écrit par un certain M. Ignatieff, le récent chef du Parti libéral...

Une telle fermeture d'esprit vis-à-vis de la littérature francophone québécoise sévit continuellement. Qui ignore encore qu'ici la plupart des critiques littéraires, des profs de littérature, ou de leurs étudiants qui en sont à la maîtrise ou au doctorat, se sentent beaucoup plus valorisés s'ils s'intéressent à des auteurs extérieurs au Québec? Même phénomène concernant n'importe quel Québécois

Cet autodénigrement est si répandu qu'on ne s'en indigne même plus. Un tel phénomène est pourtant disparu de plusieurs sphères culturelles: qui oserait jeter un regard péjoratif sur les artistes québécois du théâtre, du cinéma, de la danse, de la chanson, de la BD ou de la télévision? En littérature, cependant, plusieurs se complaisent dans une position de colonisé, comme si on en était encore aux années cinquante.

Lors de l'émission *Bazzo.tv* du 8 janvier³, on parlait du récent livre d'un auteur de Toronto résidant maintenant à Montréal, Taras Grescoe, qui selon M. Barbe serait représentatif des Montréalais anglophones: « Ils ont une ouverture sur le monde que les Québécois francophones n'ont pas. Nous autres, on aurait fait un livre sur la poutine. » C'est à croire que Jean Barbe ignore qu'une caractéristique fondamentale de la littérature québécoise francophone des dernières décennies correspond à « la littérature migrante », pour reprendre une expression utilisée dans des livres scolaires du collégial.

Depuis longtemps, cette vision réductrice ne correspond pas à la réalité. Depuis Yves Thériault, par exemple, qui nous a donné plusieurs illustrations d'une sensibilité à des cultures étrangères, extérieures ou intérieures, avec ses nombreux personnages juifs, espagnols, italiens, indiens ou inuits. En ce qui me concerne, c'est depuis la fin des années soixante-dix que j'ai situé au moins la moitié de mes histoires en Asie, en Amérique latine, en Afrique ou en Europe, quand ce n'est pas dans un milieu urbain non identifié qui pourrait se situer à peu près n'importe où.

Cet attrait pour des cultures extrinsèques est aujourd'hui à ce point répandu qu'une journaliste observait, dans *La Presse* du 25 janvier, que la nouvelle saison littéraire québécoise était caractérisée principalement par cet engouement pour l'ailleurs, qu'il soit situé dans l'espace ou dans le temps. « Le dépaysement à l'honneur⁴ », écrivait à juste titre Jade Bérubé à propos d'auteurs québécois de toutes origines confondues.

Comment s'étonner d'ailleurs que tant d'auteurs québécois se tournent vers d'autres pays, eux qui sont littéralement dé-paysés, c'est-à-dire dépourvus de pays? Appeler cette province un « pays » ne suffit plus pour entretenir l'illusion.

En définitive, ce ne sont pas les auteurs d'ici qui sont fermés au monde extérieur; ce sont plutôt les éditeurs français qui s'intéressent peu aux auteurs d'ici, les éditeurs québécois qui ne percent pas en France, les concepteurs de programmes pédagogiques qui laissent peu de place à la littérature québécoise, et ce sont toujours certains critiques-commentateurs-chroniqueurs québécois qui dénigrent notre production locale, ou qui l'ignorent tout simplement.

Dans ce contexte, on comprendra que la part de vente des livres littéraires québécois soit en nette régression⁵. À moins que... Oserons-nous nous poser la question fatale: « La littérature québécoise serait-elle moins intéressante que la littérature étrangère? »

1. www.radio-canada.ca/arts-spectacles/musique/2009/01/21/001-chansons-49-paralleles.asp

2. www.quelitestephenharper.ca

3. www.bazzo.tv/rubrique.aspx?id=6

4. www.cyberpresse.ca/arts/livres/2009/01/11/01-816588-le-depaysement-a-lhonneur.php

5. « Selon les dernières données de l'Observatoire de la culture et des communications du Québec, les ventes de littérature générale du Québec ont chuté de 12,3 % en 2007. Par ailleurs, les livres québécois en général ont perdu 6 % de la part du marché en un an, passant de 57 % à 51 %. » D'après « Fluctuations de la part québécoises du marché du livre », *Le Devoir*, 31 janvier 2009.